3 1761 06234971 7

PA
4415
F8E5
1907

ÉLECTRE

TRAGÉDIE D'APRES SOPHOCLE
EN TROIS ACTES ET EN VERS

représentée pour la première fois au Théâtre-Français
le 4 février 1907.

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Le Cyclope. Drame satyrique imité d'Euripide, en deux actes et en vers. 1 volume..... 1 fr. 50

La Dame aux lévriers. 1 volume..... 3 fr. 50

CHEZ ALPHONSE LEMERRE

Avila des Saints. 1 volume..... 3 fr. 50
(Couronné par l'Académie française.)

Le Pervers sentimental. 1 volume..... 3 fr. 50
(Couronné par l'Académie française.)

CHEZ EMMANUEL VITTE

Poètes chrétiens. 1 volume..... 4 fr.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

Figures de la Renaissance.

Histoire des papes (traduite de l'allemand) de Pastor.

ALFRED POIZAT

ÉLECTRE

TRAGÉDIE D'APRÈS SOPHOCLE

EN TROIS ACTES ET EN VERS

Deuxième édition

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1907

Tous droits réservés

PA
4415
F8E5
1907

Tous droits de reproduction, de traduction et
de représentation réservés pour tous pays.

A

MADAME LOUISE SILVAIN

à l'incomparable Électre,
aux accents de laquelle ont tressailli
les mânes de Rachel et de Clairon.

Cette pièce, protégée par le plus grand poète dramatique de ce temps, par Edmond Rostand, avait été d'abord reçue au théâtre Sarah-Bernhardt.

L'auteur, ne pouvant obtenir qu'elle fût jouée dans les délais qu'il s'était assignés, la présenta, sur les conseils de son ami Jean de Mitty, à Mme Silvain, qui, aidée pour la mise en scène par son mari, en donna, le 5 juin 1905, une représentation privée au Nouveau-Théâtre, de la rue Blanche.

M. Poizat fit appel au concours de ses amis et put réunir ainsi, à côté des maîtres de la critique, des personnalités comme les duchesses d'Uzès et de Brissac, les Rohan, les La Rochefoucauld, les Monteynard, les Primoli, les de Baye, les de Pommairols, de Bouchaud, Rey, Méric, Mme de Maillefer, MM. de Guigné, de Bellaigue, Paul Harel, Mme et Mlle Mesureur, Paul Musurus-Bey, Ch. Castellani, Guerre, de Mandat-Grancey,

de Blois, de Ségur, etc. Pierre Biétry, ramené en civière le matin du terrible guet-apens de Nantes, s'y rencontrait avec le grand helléniste Desrousseaux et Mme Séverine. Mme Gaston Japy y représentait son mari grièvement blessé, la veille, à Nantes. M. Claretie avait délégué, pour le représenter, M. Prudhon, qui fit un rapport très favorable.

A la suite du succès de cette représentation, il en fut donné une seconde, le 13 août 1905, au théâtre de la Nature, à Cauterets. M. Dujardin-Beaumetz, le très noble et très dévoué sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, y assista, et depuis lors il prit cette tragédie sous son haut patronage.

Lui-même, se souvenant qu'il était peintre, en daigna dessiner le projet de décor, si magistralement exécuté par M. Jusseaume.

M. Léon, chef d'orchestre du Théâtre-Français, a composé pour *Électre* ces admirables motifs antiques, que le public a si fort goûtés.

DISTRIBUTION DU THÉATRE-FRANÇAIS

LE GOUVERNEUR	MM.	SILVAIN.
ORESTE		Albert LAMBERT.
ÉGISTHE		RAVET.
CLYTEMNESTRE	Mmes	DUDLAY.
CHRYSOTHÉMIS		LARA.
ÉLECTRE		Louise SILVAIN.
CHOREUTES		Madeleine ROCH.
		LHERBAY.

DISTRIBUTION AU NOUVEAU-THÉATRE

LE GOUVERNEUR	MM.	Victor MAGNAT.
ORESTE		J. HERVÉ.
ÉGISTHE		CHAMBREUIL.
ÉLECTRE	Mme	Louise SILVAIN.
CHRYSOTHÉMIS	Mlle	Thési BOGROS.
CLYTEMNESTRE	Mme	L. MARBEAU.
LE CHŒUR	Mlle	DERMOZ.

ÉLECTRE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

LE GOUVERNEUR, ORESTE, PYLADE

LE GOUVERNEUR

Voici donc le pays que tu voulais revoir,
A l'horizon que couvre au loin son casque noir,
D'Argos surgit là-bas la haute citadelle
Et toute la campagne est dans l'ombre autour d'elle.
Voici le bois d'Io qu'enveloppe la nuit,
La place Lycienne où seul le vent bruit
Et le temple d'Héré qu'un pâle jour éveille...
Mycènes, où partout le regard s'émerveille
Du lointain Orient, portique fabuleux,
Étale devant toi son palais monstrueux.
Ces murs ont arrêté, dans leur course éclatante,
Les chevaux du soleil, cabrés par l'épouvante.
C'est ici qu'on tua ton père et que roula
Par les marches son corps immense; et c'est par là
Qu'aux sanglantes lueurs des torches de résine,

Au son lugubre et mou de la hache assassine,
Qui rythmait tous vos pas dans l'affreux corridor,
Surgit, presque enfantine entre ses cheveux d'or,
Électre, dont les yeux s'emplissaient de mystère.
Des vengeances des dieux, simple dépositaire,
J'ai gardé ton enfance, Oreste, et t'ai sauvé
Pour l'ouvrage de mort qu'ils t'avaient réservé.
Et maintenant, il faut agir, l'heure est venue.
Avant que ta présence ici ne soit connue,
Pendant que chacun dort encor dans le palais,
Des détails du complot, convenons sans délais.
Le temps presse; la nuit va replier ses voiles,
Car, dans le ciel profond où meurent les étoiles,
Commence à resplendir la face du Matin.

ORESTE

O mon cher compagnon, l'âge n'a donc atteint
Ni ton lucide esprit ni ton mâle courage?
Aussi ferme au conseil que solide à l'ouvrage,
Toujours jeune de cœur, toujours vert, jamais las,
Tu ressembles à ces vieux chevaux de combats
A qui le moindre bruit fait dresser les oreilles!
Les âmes de ta trempe ont bien peu de pareilles.
Et maintenant, écoute avec attention :
Reprends-moi si je t'en donne l'occasion.
Tu connais comme moi le texte de l'oracle :
« La Ruse et le Secret conduiront sans obstacle
Le bras de la Vengeance au cœur des assassins. »
Le sens est clair, conforme à mes propres desseins.
Donc, saisis le moment d'entrer dans leur demeure;
Observe de ton mieux ce qui s'y passe, et leurre
Du récit de ma mort ces étranges parents.

Nul ne reconnaîtra, sous le masque des ans,
Le visage effacé du nourricier d'Oreste.
Ces couronnes de fleurs les tromperont, du reste.
Dis-leur que la Phocide est ton pays; dis-leur
Que le Destin jaloux m'a brisé dans ma fleur
Et qu'ils ne verront plus Oreste qu'en leurs songes.
Tous deux, avidement, ils boiront tes mensonges.
Or, pendant ce temps-là, Pylade et moi, pieux,
A mon père versant du vin pur et des vœux,
Ensemble ayant coupé nos longues chevelures,
Ferons à son tombeau de mouvantes parures
Avec notre jeunesse éparse en leurs toisons,
De ce chêne abattu, nouvelles frondaisons.
Puis nous te donnerons cette infernale joie
Ma mère, de serrer, enfin, comme une proie,
Les restes de ton fils en cette urne d'airain!
Mais toi qui si longtemps me portas sur ton sein,
En ne retrouvant plus en tes bras que ma cendre,
Compareras-tu pas, ô toi qui me fus tendre,
Le poids de ma poussière au poids du souvenir?
Un autre hésiterait, peut-être, à se servir
De ruses en mauvais présages si fertiles;
Moi, sans m'embarrasser de craintes puériles,
Par les ombres des morts me frayant un chemin,
Du fond de mon tombeau fictif, j'espère enfin
Rebondir pour la vie éclatante et la gloire
Et laisser de ma trace ici quelque mémoire!
O dieux de mon palais, gardiens de ce seuil,
Reconnaissez Oreste et lui faites accueil,
Car je suis le Vengeur promis par l'Euménide
Et du sang paternel l'odeur ici me guide.

A l'œuvre, maintenant. Toi, Pylade, suis-moi,
L'occasion s'approche et rôde sous ce toit!

ÉLECTRE, *au fond du palais*

Malheureuse!...

LE GOUVERNEUR

Avez-vous entendu cette plainte?
C'est une voix de femme et qui sort de l'enceinte
Du palais...

ORESTE

Dieu! serait-ce Électre? Entendez-vous?
Elle marche, elle vient ici... L'attendrons-nous?

LE GOUVERNEUR

Non! Les Heures au loin, l'une à l'autre enchaînées,
Emportent dans leur vol divin nos destinées.
Les vivants ont le temps d'attendre : allez aux morts!
Appelez leur sagesse et leur force en nos corps;
Nous en aurons besoin.

(Ils sortent.)

SCÈNE II

ÉLECTRE. — LE CHOEUR

ÉLECTRE

O porteurs de lumière,
Dieux brillants et légers, c'est moi qui la première,
Apparue avec l'aube et debout sur ce seuil,
Effrayante me dresse et marche dans mon deuil,
Et reprenant ici mon poste de pleureuse,

D'un cœur infatigable et que la haine creuse,
A jamais à la mort vais hurler sans repos.
Car la hache a frappé l'invincible héros;
Ils ont pris au filet sa tête surhumaine,
Et sous leur fer il est tombé, comme un grand chêne!
Agamemnon, ô roi des rois, ô demi-dieu,
A te pleurer encor je suis seule en ce lieu,
Ombre superbe et lamentable de mon père!
Tes meurtriers voudraient m'obliger à me taire;
Mais moi, jusqu'à la fin, derrière eux j'aboierai,
Chienne, fille du meurtre et du malheur sacré.
Ils n'arracheront pas ton grand nom de ma bouche,
Dans mon flanc virginal je te porte farouche;
Un jour, j'accoucherai de ton glaive irrité,
Moi qu'ils ont condamnée à la stérilité!
Car, je le vois, hélas! je ne serai point mère,
Sinon de la vengeance et de la mort amère.
Comme le rossignol qui pleure ses petits,
Je gémis sur mes beaux espoirs anéantis.
Au nid vous revenez, ô ma jeunesse avide;
Mais j'ai beau regarder dans mon cœur, il est vide.
Hadès, roi des Enfers, et toi, Perséphoné,
Hermès, conducteur des Ombres,
Némésis, qui n'avez jamais rien pardonné,
Érinnye aux torches sombres,
J'attends toujours mon frère; il devait revenir,
Qu'il entende par vous l'appel du souvenir!
Hélas! il tarde bien et vraiment je succombe,
Et j'ai peur de descendre, avant le jour promis,
Et sans avoir frappé mes ennemis,
Toute seule en ma tombe!...

LE CHŒUR

Dans le bac du passeur des âmes
Quiconque une fois est entré
Ne verra plus du jour doré
Les flammes.

Mais, triste éternellement,
Il poursuit dans le crépuscule,
Un rêve qui, pour son tourment,
Recule.

Que crois-tu reprendre au trépas,
Pieuse Électre, par tes larmes?
Contre l'Hadès, ce ne sont pas
Des armes.

Ne vois-tu pas, triste princesse,
Que tu jettes au noir Léthé
Tous tes trésors, bonheur, beauté,
Jeunesse?

ÉLECTRE

Non! laissez-moi pleurer, jeunes Mycéniennes.
De tous mes souvenirs mon cœur reste jaloux;
S'ils sont cruels, ils furent doux;
A travers mes chagrins passent des joies anciennes.

A vos tristes bonheurs je préfère mon mal :
Ils sont trop bas et trop serviles.
Esclave en mon palais, sur mes épaules viles,
Je jette ma douleur comme un manteau royal!

Niobé! Niobé, sombre cœur maternel,
Puissé-je, revêtant une robe de pierre,
Comme toi n'être plus sous la ronce et le lierre
Qu'une source qui pleure et qu'un marbre éternel!

LE CHŒUR

Certains chagrins restent au fond
De notre âme qui les endure,
La source en coule si profond
Qu'on n'en perçoit plus le murmure.

C'est à peine si les yeux froids
Dénoncent les larmes stagnantes
Et le grand lac noir qui, parfois,
Gît au cœur des plus souriantes.

Ta sœur Chrysothémis a les mêmes regrets :
Dans son sourire on les devine;
Ils flottent en ses yeux distraits
Qui gardent cependant une douceur divine.

Ne rêves-tu jamais de lointaines prairies
Où bondissent des étalons?
J'en sais une cachée au cœur de frais vallons
Qu'arrosent des sources fleuries.

Au galop des coursiers plus rapides que l'air
Passent de jeunes hommes;
J'en connais un très beau, très fier
Et qu'en silence tu nommes.

Il viendra, tel qu'un grand cavalier de l'Érèbe,
Dans sa grâce terrible et ses gestes d'enfant,
Et déjà, je le vois parmi nous, triomphant,
L'Éphèbe

ÉLECTRE

Oreste? J'ai passé ma jeunesse à l'attendre.
Toujours il doit venir, jamais il ne revient.

LE CHŒUR

Repose-toi sur Zeus; il est fort, il est tendre.
Son bras meut l'univers et son bras le retient.

Ainsi qu'un grand Pasteur, formidable et serein,
Il conduit le troupeau des astres et des hommes;
Et tous, tant que nous sommes,
Il nous guide du bout de son bâton d'airain.

Chacun, au dur signal, se lève, épouvanté;
Le Crime passe et fuit, comme un bétail stupide;
La Vengeance homicide
Déploie à l'horizon ses ailes de clarté.

ÉLECTRE

Ah! qu'elle arrive donc sans tarder; que je voie
Luire enfin ce grand jour si longtemps désiré,
Et qu'une aube de joie
Illumine ce cœur noir et désespéré!

Je suis jeune, j'étais belle et me voilà vieille
Avant le temps. J'ai peur, j'ai faim, j'ai froid.

On se détourne quand je passe et je n'éveille
Rien que l'effroi !

LE CHŒUR

Je les entends encor, les grands cris lamentables
Dont s'emplit brusquement la salle du festin.
J'entends les pas autour des tables ;
J'entends encor, lourd et lointain,
Tomber le premier coup de hache ;
Je vois des lumières courir,
Et, derrière le mur épais qui me le cache,
J'entends battre le cœur de ton père et mourir !

ÉLECTRE

Ils l'ont pris comme un chien qu'on abat, comme un porc
Qu'on entrave et qu'on saigne,
Lui, le Roi, dont les dieux suivaient le casque d'or
Par les batailles ; lui, dont le nom terrible règne
Sur le peuple des morts près d'Ilion couché
Je l'ai vu livrer au boucher.

Oui, quand on le traînait, immense dans la trame
Du filet, je le vois avec ses yeux divins
Dont le regard emplit mon âme.

Dédaigneux et sentant que les pleurs étaient vains,
Il mourut sans ouvrir la bouche ;
Au travers de la nuit, sa grande âme farouche
Descendit lentement chez Hadès.
Tous les ans,

Ma mère, par des jeux, des danses et des chants,
De cette affreuse nuit fête l'anniversaire;
Et moi je verse à boire aux meurtriers d'un père.
On veut que je sois là pour l'entendre outrager,
Et que, pleine de faim, je regarde manger
Mes ennemis riants, couronnés de verveine.
Répondez maintenant, ô filles de Mycène,
Si la main rigoureuse et savante des dieux
A façonné jamais destin plus odieux!

LE CHŒUR

Dis-moi, pendant que tu nous parles de la sorte,
Si tout à coup Égisthe allait franchir la porte?

ÉLECTRE

Il ne trouve jamais assez gros les verrous
Pour m'enfermer quand il est là. Rassurez-vous.
Il est absent jusqu'à ce soir.

LE CHŒUR

Cela m'engage
A te parler avec un peu plus de courage

ÉLECTRE

Explique-toi sans crainte.

LE CHŒUR

Eh bien! que penses-tu
D'Oreste? Va-t-on voir éclater sa vertu?
Arrive-t-il ici bientôt?

ÉLECTRE

Il le fait dire,
Mais contre ses projets sa prudence conspire.

LE CHŒUR

L'entreprise demande un cœur bien éprouvé!

ÉLECTRE

Je n'ai pas hésité, moi, quand je l'ai sauvé.

LE CHŒUR

Il est brave, il viendra nous tirer de misère;
Il attend seulement son heure

ÉLECTRE

Je l'espère;
Autrement, je n'aurais plus aucune raison
De vivre.

LE CHŒUR

J'aperçois sortir de la maison
Ta sœur Chrysothémis qui porte des offrandes
Funéraires : du lait et des fleurs en guirlande.
Puissent, hélas! les morts nous apporter secours!

SCÈNE III

LES MÊMES. — CHRYSOTHÉMIS

CHRYSOTHÉMIS

Eh quoi! toujours des cris, pauvre Électre! Toujours
La même horrible plainte étrange et monotone
Dont l'oreille frémit et dont le cœur s'étonne?
Qu'espères-tu, ma sœur, de tes gémissements,
Sinon te préparer à de nouveaux tourments?
Les pleurs ne sont, hélas! qu'un aveu d'impuissance.
Il faut agir ou bien se plier en silence.
J'enferme ma tristesse au profond de mon cœur;
Et pour ne pas froisser un orgueilleux vainqueur,
Pour endormir la crainte en son âme morose,
J'efface de mes yeux le regret qui s'y pose.

De la sorte, j'obtiens, jeune, de vivre encor,
Et de marcher paisible en la lumière d'or!

ÉLECTRE

Ce n'est pas toi qui viens de parler, c'est ta mère.
J'ai cru l'entendre avec son ironie amère.
Vraiment, on ne peut mieux redire une leçon!
Mais comment oses-tu, fille d'Agamemnon,
Prêter ton cœur, ta bouche à la pensée infâme
Que la boue et le sang ont mûrie en cette âme?
Si la crainte a glacé tout courage en ton sein,
Tais-toi; ne plaide pas du moins pour l'assassin!
Je gagnerais, dis-tu, quelque chose à me taire;
On me ferait meilleur visage et bonne chère,
Je serais mieux nourrie et vêtue. En effet,
Voilà bien du bonheur un ensemble parfait!
Merci du conseil. Loin de la table où tu manges,
Déguenillée, en proie à des peines étranges,
J'ai mes plaisirs aussi que je ne change pas
Contre tes vêtements et contre tes repas.
Un pacte avec mon père obscurément me lie.
Si la mémoire en lui n'est pas toute abolie,
Peut-être un peu de joie éclaire son ennui,
Cependant que, marchant dans l'éternelle nuit,
Il songe que, restée à nos haines fidèle,
Ainsi qu'un grand oiseau prophétique, j'appelle
Sous le toit meurtrier l'orage et le malheur!

LE CHŒUR

Chère Chrysothémis, pardonne à sa douleur.
Vous n'êtes toutes deux que trop infortunées,
Et vos peines devraient, par l'amour enchaînées,
Rattacher vos deux cœurs et non les désunir.

CHRYSOTHÉMIS

Je connais ses façons de parler et d'agir
Et n'aurais point ouvert la bouche la première,
Si je n'étais, hélas! condamnée à le faire
Par ma triste amitié qu'elle insulte toujours.
On te prépare encor des fardeaux bien plus lourds,
Pauvre Électre!

ÉLECTRE

Vraiment? J'ai hâte de connaître
Le détail de ces maux assez lourds pour paraître
A tous ceux que j'endure ajouter de l'horreur!

CHRYSOTHÉMIS

Sache donc, imprudente et déplorable sœur,
Qu'en des lieux où jamais la lumière n'arrive,
Sous terre et près des morts, ils t'enfouiront vive.

ÉLECTRE

A ce crime nouveau sont-ils bien résolus?

CHRYSOTHÉMIS

Oui, pour l'exécuter déjà l'on n'attend plus
Que le retour d'Égisthe.

ÉLECTRE

Eh! grands dieux, qu'il revienne!

CHRYSOTHÉMIS

Ah! que souhaites-tu?

ÉLECTRE

Que rien ne le retienne
Et qu'il tarde le moins possible de venir!

CHRYSOTHÉMIS

Je ne te comprends pas. Que prétends-tu?

ÉLECTRE

Vous fuir!

CHRYSOTHÉMIS

Aurais-tu donc perdu tout souci de ta vie?

ÉLECTRE

Elle est belle, en effet, et bien digne d'envie!

CHRYSOTHÉMIS

Elle pourrait avoir encor quelque douceur,
Peut-être quelque prix, si tu voulais, ma sœur!

ÉLECTRE

Les dieux ne m'ont pas fait une âme de complice.

CHRYSOTHÉMIS

Si c'est l'ordre du sort il faut qu'il s'accomplisse.

ÉLECTRE

Courbe-toi, si tu peux; moi, je reste debout.

CHRYSOTHÉMIS

Ta fierté te fera périr. Ce sera tout.

ÉLECTRE

La mort me conduira du moins près de mon père!

CHRYSOTHÉMIS

Mourir, c'est renoncer à tout ce qu'on espère.

ÉLECTRE

Qui voudrait t'écouter ne mérite qu'un nom :
Lâche.

CHRYSOTHÉMIS

Ainsi, tu ne veux plus rien entendre?

ÉLECTRE

Non!

CHRYSOTHÉMIS

Eh bien! je me rends donc, hélas! où l'on m'envoie.

ÉLECTRE

Où vas-tu? Que tiens-tu? Montre, que je le voie.
Des offrandes? Pour qui?

CHRYSOTHÉMIS

Pour lui que nous pleurons.
Ma mère à son tombeau me fait porter ces dons.

ÉLECTRE

A l'homme qu'elle hait?

CHRYSOTHÉMIS

Et dont la peur la ronge.

ÉLECTRE

Est-ce possible, ô ciel! Et qui l'y pousse?

CHRYSOTHÉMIS

Un songe
Qui tiendrait son esprit en suspens ce matin.

ÉLECTRE

Entendrais-tu ma plainte aujourd'hui, sourd Destin?

CHRYSOTHÉMIS

De ton subit espoir sa peur est-elle cause?

ÉLECTRE

Que sais-tu de précis? Parle.

CHRYSOTHÉMIS

Bien peu de chose.

ÉLECTRE

Dis toujours. Un seul mot est parfois plein de sens.

CHRYSOTHÉMIS

On conte qu'elle a vu de ses yeux impuissants
Remonter du sépulcre et marcher par les chambres,
D'un pas ferme où pesaient ses gigantesques membres,
Agamemnon, ton père et le mien, cette nuit.
Il allait et venait comme un maître chez lui.
D'Égisthe, sans efforts, il ouvrit la main molle,
Reprit le sceptre, puis sans dire une parole,
Redescendit très calme au milieu du jardin

Il enfonça le sceptre en la terre et soudain
Le bâton mort s'emplit de brise et de feuillage,
Et tout Mycène fut couvert de son ombrage.
Voilà ce que je sais, ce que m'ont dit du moins
En avoir entendu quelques rares témoins
Qui la virent paraître au seuil de ces portiques,
Lorsque, pour conjurer les puissances magiques
Elle disait son trouble et son rêve au soleil.
Je n'ai pas, tu le vois, un cœur au tien pareil;
Compagnes toutes deux de la même infortune,
Tu m'insultes, et moi je réponds sans rancune.

ÉLECTRE

Prends pitié du repos de ton père égorgé.
Quoi! par sa fille même il serait outragé!
Songe qu'il est errant là-bas, dans les ténèbres,
Que les offrandes sont de vrais pièges funèbres,
Où se prennent, hélas! toujours les pauvres morts
Avides d'échapper un instant à leurs sorts.
Ainsi qu'on voit, du fond des eaux, monter des bulles,
Ils accourent vers nous, rapides et crédules.
Ah! songe au désespoir de ton père, attiré
Par les chers souvenirs et le matin doré,
Et retrouvant, au lieu de ses filles chéries,
Le cauchemar affreux de neuves tromperies!
Non! ne lui porte pas ces odieux présents;
Fais un trou dans le sable, enfouis-les dedans,
Nous les déterrerons pour elle et pour Égisthe
Lorsqu'ils seront enfin des morts et que le triste
Hadès, les engouffrant dans le noir souterrain,
Sur eux aura fermé ses trois portes d'airain!
Car ne crois pas qu'elle ait du regret de son crime;

Si quelque sentiment à cet égard l'anime,
C'est la peur et non pas du tout le repentir.
Elle a cru, cette nuit, entendre retentir
Le pas lugubre et lourd du châtiment en marche,
Et c'est tout le secret de sa folle démarche.
Elle a peur, et pourtant elle ruse, elle ourdit
Contre tous, en silence, avec un art maudit,
Sa toile captieuse et souple d'araignée.
De tout scrupule elle est à jamais éloignée;
Elle méprise au fond la justice des dieux,
Qu'elle croit enlacer de rets mytérieux.
C'est ainsi qu'en la nuit désastreuse où mon père
Sous les coups répétés de l'arme meurtrière
S'abattit, de ses doigts que venait de mouiller
Le sang rouge, elle vint, en riant, barbouiller
La pauvre tête pâle; et ce suprême outrage
De son impunité lui parut être un gage.
Comme si, par l'horreur, elle avait attiré
Quelque chose d'occulte et de vraiment sacré
Qui ferait à son crime un masque de Méduse!
Et c'est toujours du même artifice qu'elle use.
A son affreux calcul ne prêtons pas du moins
Notre bras filial que de plus tendres soins
Appellent au tombeau du plus triste des pères.
Coupe dans nos cheveux quelque boucles légères
Et prends cette ceinture, emblème simple et doux;
De notre pauvreté ce sont les seuls bijoux.
En entendant le vent chanter autour des grilles,
Il se réjouira du cadeau de ses filles;
Il sourira de voir, ingénieux trésor,
Palpiter au soleil une quenouille d'or

Faite des fins cheveux de ses filles pieuses,
Grandes toutes les deux, maintenant sérieuses,
Nous qu'il quitta jadis quand nous étions enfants.
Peins-lui ses ennemis, superbes, triomphants;
Dis-lui que son amour est tout ce qui nous reste;
Conjure-le qu'il nous envoie enfin Oreste,
Et que, nous arrachant à d'infâmes liens,
Il nous rende par lui notre rang et nos biens.

LE CHŒUR

Chère Chrysothémis, obéis et pardonne;
C'est en somme un conseil pieux qu'elle te donne.

CHRYSOTHÉMIS

C'est bien. J'accomplirai le désir de ma sœur.
J'entends toujours les mots qui s'adressent au cœur.
Vous, de votre côté, gardez-moi le silence
Et songez au péril où la moindre imprudence
Jetterait à jamais l'humble Chrysothémis,
Si le bruit en venait jusqu'à nos ennemis

(Elle sort.)

LE CHŒUR

La Justice aux yeux clairs s'avance
Et mille signes précurseurs
M'avertissent de sa présence.
Je sens que des terribles Sœurs
La troupe, au fond du noir ravin,
Hurle et sanglote.
C'est comme un long cri d'idiote,
Puéril, atroce et divin.
Du sang glousse au creux de leur gorge
Que secoue une horrible toux.

Sous les cils humides et mous,
Leurs yeux luisent d'un feu de forge.
Elles parlent tout bas, mêlant
Aux sanglots des éclats de rire,
Et dans leur rêve et leur délire
Elles chassent leur bétail blanc.

Tu la verras bientôt aussi, tu la verras
Surgir, l'Érynnis effrayante;
Avec ses cent pieds, avec ses cent bras
De l'Hadès lentement elle monte la pente.

Ah! course de Pelops, en discordes fertile,
Hymen d'Hippodamie et trop fatal amour,
Que de maux ont fondu sur nous, depuis le jour
Où de son char doré fut renversé Myrtile!

(Rideau.)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, LE CHŒUR

CLYTEMNESTRE

Tu sors bien librement : tu te hâtes de mettre
A profit les instants de l'absence du Maître,
Pour vomir ton venin et nous mordre, serpent!
Va! je sais tous les bruits que ta bouche répand.
A t'entendre, je suis une affreuse marâtre,
Injuste, impérieuse, au cœur opiniâtre,
Qui vous maltraite et qui vous refuse le pain.
A travers le palais errerait votre faim.
Tu m'imputes aussi d'avoir tué ton père;
C'est vrai. Je dirai plus : si c'était à refaire,
Je frapperais encore aujourd'hui sans regret,
Consciente d'avoir exécuté l'arrêt
Des dieux, d'avoir été le bras de leur Justice.
Car, pour me servir d'aide et régler son supplice,
Son crime l'attendait, assis dans sa maison.
Ne te souvient-il plus qu'en une autre saison,
Avec Iphigénie, heureuses nous partîmes?
Notre cœur était libre et pur encor de crimes;
L'Innocence en riant cheminait devant nous!
Et la même tendresse alors nous serrait tous.
C'est lui qui, de son poing brutal, brisant mon âme,
Arracha, piétina mes sentiments de femme,

Pour les sacrifier à qui? — grands dieux!... hélas!
Au plus lâche, au plus vil des Grecs, à Ménélas!
Et le sang de ta sœur par son ordre tuée
A payé la rançon de la Prostituée!
Ah! s'il fallait verser tant de sang et tant d'or
Pour que le monde entier comprît mieux quel trésor
Sont chez nous l'infamie et le libertinage,
N'était-il donc, à Sparte et sur tout le rivage,
Point de cœur assez pur pour l'affreux coutelas?
Pourquoi ma fille et non la tienne, Ménélas?
Il est vrai qu'emporté par son vertige étrange,
Agamemnon lui-même eût repoussé l'échange.
Ivre de ses honneurs, il les voulait payés
D'un prix dont ses rivaux pussent être effrayés.
Ils le furent si bien que, depuis cette date,
Devant son front marqué des colères d'Hécate,
Comprenant que cet homme appartenait aux dieux,
Ils le virent auguste encor plus qu'odieux!
Pour moi, si, ramassant la hache domestique,
J'ai brisé cette tête un jour, je revendique
D'une telle action l'honneur et le loyer,
Car j'ai vengé ma fille et lavé mon foyer!

ÉLECTRE

As-tu dit à présent ce que tu voulais dire?
Veux-tu que je réponde ou que je me retire?

CLYTEMNESTRE

Tu peux répondre.

ÉLECTRE

Eh bien! je commencerai donc.
Je retiens ton aveu du meurtre. La raison
N'en fut pas tout à fait celle que tu m'exposes.

Bien plus bas que ton cœur, il faut chercher les causes,
Car ma sœur ne fut qu'un prétexte seulement
Et ta main immola mon père... à ton amant!
Cesse donc d'évoquer une sainte victime;
L'adultère suffit pour expliquer ton crime.
A quoi bon ramasser des mensonges si vieux
Dont je ne suis pas dupe et qu'entendent les dieux?
Ces dieux ont exigé la mort d'Iphigénie;
Tu ne peux l'ignorer, mais tu veux qu'on le nie.
Lorsque Artémis aux doigts magiques et puissants
Sur la mer immobile eut endormi les vents,
Mon père étant sorti par hasard de sa tente,
D'une exclamation silencieuse et lente,
Le camp le salua comme l'Infortuné.
Son nom avait jailli, subit et spontané,
Tous sachant qu'il avait offensé la déesse.
Et lui, le cœur rempli d'une immense tristesse,
Allait, pleurant et suppliant comme tu sais.
Mais aux pensers d'un chef, qui peut avoir accès?
Le mortel, que les dieux ont fait roi sur la terre,
Marche dorénavant entouré de mystère;
Dans sa poitrine d'homme, il sent confusément
Des peuples anxieux s'agiter le tourment,
Et le Destin écoute, en son cœur taciturne,
Le bruit de l'Avenir qui s'échappe dans l'Urne.
Quand même il eût été coupable, était-ce à toi,
Femme au cœur si peu sûr, qu'appartenait le droit
De juger un tel homme? Étais-tu seule en cause?
Les droits de tes enfants sont-ils si peu de chose?
En admettant qu'il fût un criminel, ton fils
Et moi méritions-nous le sort que tu nous fis?

Sous le toit paternel, aucun bien ne nous reste.
Je suis esclave ici dans ma maison. Oreste
Guette, le glaive au poing, l'heure due aux bannis.
Pour quel forfait, dis-moi, sommes-nous donc punis?
Sans doute, c'est pour mieux venger notre sœur mort
Et par respect des dieux dont le zèle t'emporte,
Qu'Égisthe, chaque nuit, vient dormir dans ton lit?
Prends garde au Talion par toi-même établi;
Il pourrait faire encore ici quelques victimes.
Si le crime toujours appelle d'autres crimes,
Tu viens de prononcer toi-même ton arrêt.
Le Vengeur n'est pas loin; il arrive, il est prêt,
Et si mon bras pouvait manier une hache,
Comme un bon bûcheron qui s'applique à sa tâche,
Seule, j'accomplirais le funèbre travail!

CLYTEMNESTRE

Avez-vous entendu, comme au moindre détail,
La haine dans son cœur subtil s'allume et brille?...
Celle qui m'a parlé cependant est ma fille.
Malheureuse! Des mots affreux que tu rugis
N'as-tu donc point de honte?

ÉLECTRE

Oh! que si! Je rougis.
Je fais plus que rougir : je souffre, et toute l'ombre
Enveloppe mon cœur qui chavire et qui sombre,
Lorsque au lieu de la mère aimante à qui j'ai droit,
Je ne vois que l'Enfer effrayant devant moi!

CLYTEMNESTRE

Tu recevras avant la nuit de mes nouvelles.
Je te ferai payer de larmes éternelles
Ce qu'a d'affreux pour moi ce dernier entretien.

Attends jusqu'à ce soir seulement.

ÉLECTRE

Tu vois bien
Que tu ne peux tenir jusqu'au bout tes promesses.
Dès qu'on prononce un mot un peu dur, tu te blesses,
Tu m'avais dit pourtant que je pouvais parler

CLYTEMNESTRE

Parler, oui! T'expliquer doucement, non hurler!
Va, je lis en ton cœur bien mieux que tu ne penses.
Tes cris sont des appels d'émeute que tu lances.
Ils sont plus qu'outrageants, ils sont séditieux.
Ils tendent à troubler la justice des dieux
Et l'invective y cache un secret maléfice.

ÉLECTRE

Tu venais tout à l'heure offrir un sacrifice.
Offre-le. Je ne fais point de calculs pervers.
Sacrifie. En pensant me nuire, tu me sers,
Car tout ce que je crains des dieux, c'est qu'ils t'oublient.

CLYTEMNESTRE

Dans leurs treillis d'osier et de joncs verts qui plient,
Servante, apporte-moi ces offrandes de fruits.
Maintenant, Lycien, archer vainqueur des nuits,
Me voici devant toi comme une suppliante
Avec toute mon âme indécise et tremblante;
Car les mystérieux songes viennent de vous,
Qui leur ouvrez la porte ivoirine et vers nous
Dirigez dans son vol léger leur troupe agile.
Vous pouvez nous briser comme un vase d'argile,
O dieux. Quand l'un de vous nous parle, au fond du cœur,
Toute l'âme s'emplit d'une vague terreur :
Pourtant, j'ai confiance en toi, fils de Latone;

Reçois d'abord ces fruits, prémices de l'automne,
Et souviens-toi de tes amis restés mortels.
Nous fûmes dévoués toujours à tes autels,
Notre fidélité mérite récompense.
Entre les dieux et nous, les rois, plus qu'on ne pense,
Un commun intérêt met des liens ténus.
Tu m'entends. Je n'ai pas besoin d'en dire plus.
De toutes parts vers moi la haine tend l'oreille,
Un cercle de regards m'entoure et me surveille;
Je n'ose plus parler, j'ose à peine penser,
Et la froide terreur commence à me glacer.
Mais toi dont l'œil divin jusqu'au fond des cœurs plonge,
Au sens que je souhaite interprète mon songe.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR

Étrangères, c'est bien ici que votre roi
Habite?

LE CHŒUR

Son palais est en face de toi

LE GOUVERNEUR

Et si j'en crois cet air et ce port de déesse,
Voici la reine, son épouse, à qui m'adresse
Mon maître?

LE CHŒUR

On ne saurait mieux dire et mieux juger,
C'est la reine, en effet, que tu vois, étranger.

LE GOUVERNEUR

Salut, fille des dieux et sœur des Immortelles!
Clytemnestre, un ami te mande des nouvelles
Qu'il pense de nature à vous tous réjouir.

CLYTEMNESTRE

J'accepte le présage et suis prête à t'ouïr
Mais d'abord qui t'envoie en ce lieu?

LE GOUVERNEUR

Phanotide
Que retient loin de vous son pays de Phocide,
Mais dont le dévouement vous est assez connu.

CLYTEMNESTRE

L'envoyé d'un ami toujours est bienvenu.
De quoi s'agit-il? Parle.

LE GOUVERNEUR

O reine, mon message
Est court : Oreste est mort. (D'en dire davantage
Je n'ai pas besoin).

ÉLECTRE

Mort! Il est mort! Sombres dieux!
Je suis perdue!...

CLYTEMNESTRE

As-tu fini, monstre odieux,
Tes horribles clameurs? Étranger, je t'en prie,
Ne prends pas garde à tout ce que sa rage crie.
Ai-je bien entendu? Répète.

LE GOUVERNEUR

Oreste est mort.

ÉLECTRE

Malheur à nous! Malheur à nous!

CLYTEMNESTRE

Pour toi, ton sort
Est réglé. Sois tranquille. Étranger, continue,
Et conte-nous comment la chose est survenue,
Car cette mort si brusque est bien pour émouvoir
Une mère, malgré ses griefs.

LE GOUVERNEUR

Mon devoir
Est de te raconter en détail l'aventure.
Fatigué de mener une existence obscure,
Cherchant une ombre au moins de la guerre, et touché
De cet ennui superbe et de ce mal caché,
Premiers avant-coureurs de la mort dans les âmes,
Oreste, se sentant jeune et tout plein de flammes,
Résolut de se rendre à Delphes pour les jeux.
Et de s'y faire voir digne de ses aïeux,
Sinon par le bonheur, du moins par la vaillance,
Par l'audace, la force agile et la prudence,
Tout ce qui fait les chefs de peuples, en un mot.
Aussi, le jour venu, sitôt que le héraut,
Par l'appel d'une voix claire et retentissante,
Eut déclaré la piste ouverte, il se présente,
Il descend dans l'arène, il salue. On dirait,
A le voir s'incliner, élégant et distrait,
Avec sa chevelure et ses yeux pleins de rêve,
Un grand arbre qui ploie au vent et se relève
D'un vol souple et puissant, en balayant le ciel.
Robuste et svelte, il court, léger, presque immortel;
Il s'en va dans sa force et sa propre lumière
Et voici qu'on l'acclame au bout de la carrière.
Il revient, il approche, et cette fois encor

Semble emplir l'horizon de sa crinière d'or,
Tant la foule amoureuse à son front attachée
Toute le suit des yeux et palpite, penchée.
Il est le fils du Roi des Rois, d'Agamemnon;
Les plus grands souvenirs s'éveillent à ce nom :
De Pergame et de Troie on revoit les images,
Les héros et les dieux mêlant sur les rivages
En voisins familiers leurs tentes et leurs feux.
Et dans ce temps si proche et déjà fabuleux,
On songe que le ciel vivait avec la terre.
Tout l'orgueil dont s'enivre un peuple militaire
En acclamations vers lui monte sans fin.
Une course de chars a lieu le lendemain.
Avec ses concurrents il paraît dès l'aurore,
Ils sont dix, lui compris, masse multicolore :
Achéen, Spartiate enlacent leurs rubans;
Deux Lydiens debout suivent sous leurs turbans,
Puis un Étolien qui conduit des cavales,
Puis Oreste; et, menant des voitures rivales,
Viennent avec lourdeur, sur les pavés tremblants,
Un citoyen d'Œnie avec des chevaux blancs,
Un Carien, puis un coureur de Béotie;
Et d'Athènes enfin, que les dieux ont bâtie,
Le dernier qui fermait la marche arrive au trot.
On tire au sort, chacun prend sa place, et bientôt,
Dévorant du regard cette longue carrière,
Dans un grand tourbillon de bruit et de poussière,
Tous s'élancent au cri des trompettes d'airain;
Les dix lourds chariots ébranlent le terrain,
Les rênes claquent, les yeux brûlent, le poil fume,
Et par les crins épars s'envole de l'écume;

Les têtes des chevaux se mêlent et le bois
Grince, tous essayant de passer à la fois.
Vertigineux, grisés par le bruit qui s'élève,
Les conducteurs s'en vont, emportés dans un rêve.
Rien d'anormal pourtant, lorsqu'au septième tour,
L'Œniote, dont les chevaux s'emportent, court
Se jeter sur le char lydien qu'il fracassse.
Une tempête affreuse en cet endroit s'amasse.
Les nouveaux arrivants s'y viennent écraser :
En un clin d'œil on voit six chariots se briser
Entassant leurs débris qui fument immobiles.
Plus heureux cependant, peut-être plus habiles,
L'Athénien, Oreste ont compris le danger,
Et tous deux, à propos, ils ont pu se ranger.
Le champ n'offre plus rien dès lors qui les retienne;
Ils filent et leur marche est presque aérienne.
Oreste paraissait l'emporter, mais, trop prompt,
Il tourne et vient heurter la borne, l'essieu rompt.
Le jeune héros tombe et pend entre les rênes.
Ses chevaux étonnés, sans frein, vont par les plaines,
Traînant au sol le grand cadavre douloureux.
Et de ce corps si beau, pur chef-d'œuvre des dieux,
Il ne reste plus rien qu'os meurtris et chairs noires
Dont l'horreur à jamais emplira nos mémoires.
Nous l'avons au bûcher porté pieusement,
Nous avons fait de notre mieux. Dans un moment,
Des Phocéens viendront te remettre sa cendre.
C'est tout ce que j'avais à te prier d'entendre.

LE CHŒUR

Le Destin a détruit la race de nos rois
Jusque dans sa racine !

CLYTEMNESTRE

Étranger, tu me vois
Entre deux sentiments contraires partagée.
Dois-je me dire heureuse ou me dire affligée?
Je ne sais, car, malgré ses insolents défis,
Ses menaces, sa haine enfin, il fut mon fils.
Il m'est dur d'acheter mon salut de sa perte.

LE GOUVERNEUR

Ce regret me surprend, reine, et me déconcerte.

CLYTEMNESTRE

Que veux-tu? Je suis mère. Et toujours à nos flancs
Un fil indestructible attache nos enfants.
Ce fil tenait encore; il se rompt et je saigne.
C'est un reste de chair qui veut que je me plaigne.

LE GOUVERNEUR

Je le vois. Mon voyage a donc manqué son but.

CLYTEMNESTRE

Pourquoi dis-tu cela? Parce qu'en mon début
Il a pu m'échapper un regret un peu vague?
Étranger, en de tels moments le cœur divague.
Écoute! Me voilà ressaisie et je veux,
Puisque je ne crains plus, te faire des aveux.
Oreste, pas à pas, escortait ma pensée;
Au-dessus de mon lit sa hache était dressée,
Et ma bouche sentait son souffle court frémir
Et sa main sur mon cœur m'empêchait de dormir.
L'ombre vaste des nuits recélait sa présence;
Il pouvait en surgir, brusque, sans qu'on y pense.
Le jour, le moindre bruit m'emplissait de frisson.
Des mains, pour me saisir, s'élançaient des buissons.
Quand le vent dans les bois agitait les ramures,

J'imaginais entendre un frôlement d'armures.
L'éternel cauchemar vient de se dissiper,
La chienne que voilà peut maintenant japper;
Il suffit qu'elle soit impuissante à nous mordre.
Du reste, dès ce soir, tout va rentrer dans l'ordre.

ÉLECTRE

Entends-la, Némésis!

CLYTEMNESTRE

Elle a tout entendu;
Son arrêt contre toi maintenant est rendu.

ÉLECTRE

La fortune te rit. Insulte-nous!

CLYTEMNESTRE

Qu'importe
Ta haine? Le venin n'est plus. La bête est morte!

ÉLECTRE

Outragé par ta mère et trahi par les dieux,
C'est maintenant qu'on peut t'appeler malheureux,
Pauvre Oreste!

CLYTEMNESTRE

Étranger, notre reconnaissance
Serait grande, si tu m'obtenais le silence
De cette Furie!

LE GOUVERNEUR

Ah!... je me retire donc,
Et si je t'ai causé quelque peine, pardon.
Je n'ai plus rien à faire ici, je te salue.

CLYTEMNESTRE

Cher hôte, pas ainsi; j'y suis bien résolue.

Un voyage si long mérite plus d'accueil,
Et c'est comme un ami qu'il faut franchir ce seuil.

(Ils rentrent tous deux.)

SCÈNE III

ÉLECTRE, LE CHŒUR.

ÉLECTRE

Misérable, ta joie achève ta figure!
Il y manquait encor cet infernal reflet.
Soyez loués, grands dieux! Votre ouvrage est complet!
Du trépas de son fils, j'ai vu rire une mère!...
Et maintenant, où vais-je aller, que dois-je faire?
Le coup fatal me frappe en même temps que lui.
Toute mon espérance est bien morte aujourd'hui.
Irai-je mendier mon pain sur quelque route,
Vagabonde qu'aux chiens on livrera sans doute,
Du plus loin qu'on verra venir, muet et noir,
Figure du mystère errante dans le soir,
Mon long corps éclairé de mes yeux d'épouvante!
Mais non! Je ne veux pas sortir d'ici vivante.
Pendant que je puis nuire encor, il ne faut pas
Que je parte. Mon poste est là jusqu'au trépas.
Louve par mes clameurs, par mon geste statue,
Pour m'ôter de ces lieux, il faudra qu'on me tue!

LE CHŒUR

Qu'as-tu fait de ta foudre, ô toi, fils de Chronos,
Et toi, divin soleil, à quoi sert ta lumière,
Si devant tant d'horreur dont frissonnent mes os,
Vous poursuivez, indifférents, votre carrière?

(Rideau.)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ÉLECTRE. — CHRYSOTHÉMIS, Le Chœur.

CHRYSOTHÉMIS

Chère Électre, j'accours si joyeuse vers toi,
Que j'ai presque oublié la divine décence.
Tu n'éprouveras plus les chagrins de l'absence,
C'est la fin de tes maux que je viens t'annoncer.

ÉLECTRE

Mes maux ne peuvent plus ni croître, ni baisser,
Car ils sont sans remède, hélas! et sans mesure!

CHRYSOTHÉMIS

Oreste, notre frère, est ici; j'en suis sûre
Comme si je l'avais aperçu de mes yeux.

ÉLECTRE

Tais-toi, je t'en supplie. Il m'est trop odieux
D'entendre, en ce moment, divaguer de la sorte;
Et que ce soit folie ou bravade, n'importe,
Je ne le puis souffrir.

CHRYSOTHÉMIS

Pourtant, il est ici!

ÉLECTRE

Et de qui, s'il te plaît, tiens-tu ce beau récit?

CHRYSOTHÉMIS

J'en crois mes yeux et non quelque vaine parole.

ÉLECTRE

Allons, explique-toi. Qu'as-tu vu, pauvre folle?

CHRYSOTHÉMIS

Daigneras-tu m'entendre au moins sans me troubler?

ÉLECTRE

Parle, puisque cela t'amuse, de parler.

CHRYSOTHÉMIS

Tout à l'heure, en allant au tombeau de mon père,
J'ai vu que des ruisseaux de lait couvraient la terre.
Aussitôt, j'ai levé les yeux. Le monument
Était fleuri; c'était comme un écroulement
Léger et gracieux de feuilles et de roses;
Des fruits mûrs s'échappaient des corbeilles mal closes.
Partout, autour de moi, j'ai regardé. Le vent
Seul, dans l'espace vide, au loin était errant.
Je me suis approchée en silence. O surprise!
Là, fraîchement coupée et souple sous la brise,
Toute une chevelure aux fluides crins d'or
Frissonnait doucement et semblait vivre encor.
Je me suis souvenue alors du cher visage
De l'absent. Ces cheveux et ces fleurs sont un gage
De filial amour. Il est ici. Mon cœur
Fraternel le devine, invisible et rôdeur,
Prêt à surgir pour son ouvrage de vengeance.
Avec quelle tendresse et quelle joie immense
J'ai touché de mes mains ce présent de l'ami,
Tremblante toutefois que ma bouche, parmi
Tant de mots de bonheur ne laissât, indiscrète,
Tomber quelque mauvais présage sur sa tête.
Il est ici. De qui, s'ils n'étaient pas de lui,
Seraient donc ces cheveux apportés aujourd'hui?
Ce ne sont pas les tiens ni les miens, et ma mère
A de semblables dons ne peut qu'être étrangère.

Ainsi, réjouis-toi, chère Électre; ce jour
Du bonheur oublié te promet le retour.

ÉLECTRE

Et c'est là ta nouvelle et là ton espérance?

CHRYSOTHÉMIS

Oreste de retour, dis-moi, quelle souffrance
Peut t'émouvoir encore?

ÉLECTRE

Malheureuse, il est mort!
Mort aussi le salut qu'il portait, et le sort
A posé pour toujours sur nous sa main funeste!
N'attends plus désormais aucun secours d'Oreste.

CHRYSOTHÉMIS

O douleur! Et de qui te vient ce bruit affreux?

ÉLECTRE

D'un homme qui l'a vu périr devant ses yeux.

CHRYSOTHÉMIS

Cet homme, où donc est-il? Quel est-il? Dieu! que d'ombre
Emplit mon cœur si gai tout à l'heure et si sombre
A présent!

ÉLECTRE

Celui dont je te parle est ici.
Ma mère se repaît de son triste récit.

CHRYSOTHÉMIS

Hélas! Et de qui donc proviennent ces offrandes?
De qui sont ces cheveux? Et de qui ces guirlandes?

ÉLECTRE

De qui? Je ne sais pas. Quelque pieuse main,
Découvrant ces débris perdus sur le chemin
Pour qu'un peu du mort flotte encor sur cette terre,
Aura, dans sa pitié pour mon malheureux frère,

Suspendu ses cheveux au tombeau paternel,
Et, pour diminuer ce qu'il a de cruel,
A ce morne trophée aura mêlé des roses.

CHRYSOTHÉMIS

Malheureuse! Et moi qui, sans rien voir de ces choses,
Accourais si joyeuse au-devant de ma sœur,
Voilà que je retrouve, avec l'ancien malheur
Qui n'aura pas cessé de m'attendre à la porte,
Ma maison écroulée et ma tendresse morte.

ÉLECTRE

Il est vrai, le Destin nous écrase, et pourtant
Rien n'est encor perdu, si ton cœur n'y consent.

CHRYSOTHÉMIS

Puis-je donc rappeler les morts à l'existence?

ÉLECTRE

Pourquoi me prêtes-tu des pensers de démence?
Non! mon esprit est calme et voit clair devant lui.

CHRYSOTHÉMIS

Eh bien! qu'ordonnes-tu que je fasse aujourd'hui,
O ma sœur?

ÉLECTRE

Arme-toi d'énergie et d'audace.
Il faut te montrer digne, une fois, de ta race!

CHRYSOTHÉMIS

Si ton conseil est juste et droit, je le suivrai.

ÉLECTRE

Prends garde. Le succès s'achète.

CHRYSOTHÉMIS

Je ferai
Tout ce qui me sera possible.

ÉLECTRE

Eh bien! écoute :
Nos défenseurs sont morts. Ils descendent la route
Éternelle et sans fin qu'on ne remonte plus.
Ne nous attardons point en regrets superflus.
Honte à qui penserait s'acquitter par des larmes!
Eux tombés, ramassons leur colère et leurs armes.
Non! cher Oreste, non! nous ne laisserons pas
Tes ennemis en paix rire de ton trépas.
Nous veillerons sur ton cadavre et ta mémoire!
Et quant à nous, ma sœur, si tu daignes m'en croire,
Dépouillant notre sexe et nos timidités,
L'âme pleine des morts justement irrités,
Au seuil de son palais nous abattrons Égisthe.
Le vouloir du Destin à qui nul ne résiste
Nous désigne aujourd'hui pour frapper ce grand coup.
Tu le sais, tant qu'Oreste est demeuré debout,
Je supportais patiemment notre misère.
« Il viendra relever la maison de son père, »
Me disais-je. Puisqu'il ne doit pas revenir,
Qu'attendons-nous, filles de roi, pour en finir
Avec l'avilissant et honteux esclavage?
Transporter l'eau pour la cuisine et le lavage,
Couper le bois, remplir et traîner les paniers,
Vivre avec des valets et des palefreniers,
Épouser à la fin quelque garçon de ferme,
Voilà, de ton destin l'inévitable terme,
Si tu n'es décidée à suivre mon conseil.
Songe, au contraire, songe à l'éclat sans pareil
Dont s'envelopperont nos gloires juvéniles,
Lorsque, par l'Ionie étonnée et les îles,

Courra, de rive en rive, un bruit si merveilleux,
Et que nous paraîtrons, tenant par les cheveux
La tête du tyran, fléau de nos familles!
Chacun dira de nous : « Voyez ces jeunes filles;
Elles ont, sans appui, relevé leur maison,
Et seules, se dressant contre la trahison,
Sans souci de la mort qui guettait leur vaillance,
Frappé leur ennemi dans toute sa puissance!
Leur renom passera jusqu'aux âges futurs! »

LE CHŒUR

Certes, de tels projets sont hardis, mais peu sûrs.
Le sort peut brusquement trahir votre courage.
Ne rien précipiter me semble le plus sage.

CHRYSOTHÉMIS

Je le vois. Le chagrin trouble son jugement.
Mon cœur plein de tendresse et plein d'étonnement
Devant tant de fureur ne sait plus que se taire,
Et je vois s'élargir la route solitaire
Où je devrai marcher sans appui désormais.
Électre, pauvre sœur que malgré tout j'aimais,
Abandonne au plus tôt ces mornes rêveries,
Illusions d'un cœur malade et tromperies
De la fièvre. Tu veux, femmes aux faibles bras,
Qu'au milieu d'un palais entouré de soldats,
Nous qu'une main d'enfant désarmerait peut-être,
Nous frappions un tyran devenu notre maître
Par la complicité des dieux et leur secours.
Son pouvoir s'affermit et s'accroît tous les jours.
Tous les jours un peu plus fausse et plus infidèle,
L'espérance s'en va de notre âme à grande aile.
Tous les jours, nous voyons notre destin fléchir,

Et ce serait l'instant que tu voudrais choisir
Pour cette désastreuse et folle tentative!
Encor, si l'on savait que le trépas la suive!
Mais ce n'est pas la mort, ma sœur, qui nous attend.
On nous enterrera vives auparavant
Dans quelque trou profond et noir, sous les montagnes,
Et l'horreur et la faim resteront nos compagnes.

LE CHŒUR

Avant que de te perdre et de la perdre aussi,
Réfléchis bien, ma chère Électre, à tout ceci,
Et ménage les jours que la Parque vous file

ÉLECTRE

Je m'attendais à ta réponse. Sois tranquille,
J'ai conçu mon projet. Immobile et masqué,
Dans le fond de mon cœur il se tient embusqué.
Il bondira, le jour venu, sur sa victime.

CHRYSOTHÉMIS

Que n'avais-tu ces sentiments le soir du crime!

ÉLECTRE

Je les avais déjà, mais faibles et confus.

CHRYSOTHÉMIS

Tâche de t'y tenir maintenant.

ÉLECTRE

Ton refus
S'efforce de paraître ironique; il est lâche.

CHRYSOTHÉMIS

Je dis qu'assassiner ne peut être une tâche
Convenable pour nous.

ÉLECTRE

Et moi, je dis qu'un tel
Scrupule, en ce moment, est presque criminel.

Où le lâche, crois-moi, trouve son avantage,
La vertu ne saurait s'attarder sans dommage.

CHRYSOTHÉMIS

Tu te rendras à mes conseils, plus tard.

ÉLECTRE

Oh! non!

CHRYSOTHÉMIS

Si! Le temps usera ta résolution!

ÉLECTRE

Va-t'en. On ne peut rien espérer de ton aide.

CHRYSOTHÉMIS

Ton obstination de trop d'orgueil procède.

ÉLECTRE

Va-t'en, va rapporter à ta mère cela.

CHRYSOTHÉMIS

Non! Ma haine pour toi ne va pas jusque-là.

ÉLECTRE

Ta haine va plus loin. Elle me veut infâme!

CHRYSOTHÉMIS

Je veux à la raison reconduire ton âme.

ÉLECTRE

Sur tes conseils mesquins il faudrait se régler?

CHRYSOTHÉMIS

J'aime qu'on réfléchisse avant que de parler;
J'écoute volontiers un conseil, s'il est sage.

ÉLECTRE

Mais ta sagesse, à toi, n'est que du verbiage;
Tu parles seulement pour t'épargner d'agir.

CHRYSOTHÉMIS

Je tâche à m'épargner surtout le repentir.
En tout cas, je crains fort, si ton âme s'obstine,

Que ce ne soit pour nous l'éternelle ruine.

ÉLECTRE

Je m'obstine et n'ai point de ces lâches terreurs.

CHRYSOTHÉMIS

Tu vas donc au-devant de nouvelles douleurs.

ÉLECTRE

Tout vaut mieux que l'affreux déplaisir de t'entendre.

CHRYSOTHÉMIS

Ton âme à mes conseils refuse de se rendre?

ÉLECTRE

Ma résolution est prise, je t'ai dit.

CHRYSOTHÉMIS

Je me retire donc, puisqu'il m'est interdit
Et de te conseiller, hélas! et de te suivre.

ÉLECTRE

Oui, va-t'en, et prends soin par-dessus tout de vivre.
Moi, je vais m'occuper des apprêts de ma mort.
Nous avons toutes deux choisi nos parts du sort.
Plus différentes d'âme encor que de fortune,
Rompons dès à présent nos attaches communes.
Quoi qu'il puisse advenir, je ne te connais plus.

CHRYSOTHÉMIS

Moi, je ne forme point de ces vœux absolus.
Je te suivrai des yeux, tout le long de la route.
S'il t'arrive malheur, comme je le redoute,
Souviens-toi que ta sœur t'a déjà pardonné.

(Elle sort.)

LE CHŒUR

Les grandes cigognes pendantes
Qui se bercent aux aquilons,

Et dont les pieds minces et longs
Fixent à des tiges tremblantes
Leur corps immobile et sculpté,
Toutes pleines de piété,
Les grandes cigognes mystiques
Rêveraient à leurs vieux parents,
Tandis que nous, bien différents
Des beaux oiseaux mélancoliques,
Au fond de nos cœurs oublieux
Nous vous creusons des sépultures
Avec les pierres les plus dures,
O pauvres morts, froids et sans yeux.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTES, ORESTE.

ORESTE

Femmes, nous vous prions instamment de nous dire
Si les renseignements que l'on nous a donnés
Sont exacts et ne nous ont pas trop détournés.
Nous venons de fort loin pour un objet bien triste.

LE CHŒUR

Où vous dirigez-vous?

ORESTE

Vers le palais d'Égisthe.

LE CHŒUR

On ne t'a pas trompé. C'est ici.

ORESTE

Qui de vous
Se charge d'annoncer notre arrivée à tous?

Car nous sommes porteurs d'une grande nouvelle.

LE CHŒUR, *désignant Électre.*

S'il faut quelqu'un de la maison... je ne vois qu'elle.

ORESTE

Eh bien! femme, entre donc. Dis que des Phocéens
Sont là qui voudraient voir Égisthe.

ÉLECTRE

Ah! dieux! je crains
Que vous ne confirmiez un rapport trop funeste!

ORESTE

De quel fait parles-tu? Car, s'il s'agit d'Oreste,
Le vieux Strophios, chez qui ce jeune homme logeait,
Nous mande justement vers vous à son sujet.

ÉLECTRE

Eh bien! de son destin, que viens-tu nous apprendre?

ORESTE

Cette urne que tu vois est pleine de sa cendre.

ÉLECTRE

Par les dieux immortels, étranger, laisse-moi
Tenir entre mes mains cette urne, objet d'émoi,
Pour que j'y verse, avec mes pleurs et ma prière,
Mon cœur comme lui mort et rempli de poussière.

ORESTE

Approchez. Donnez-lui ce qu'elle a demandé.
Car son cœur ne fut pas par la haine guidé,
Lorsqu'elle nous a fait sa très humble requête,
Et la Tristesse au vol nocturne est sur sa tête!

ÉLECTRE, *prenant l'urne.*

O mobile tombeau, transmis de mains en mains,
Petite urne qui vins par les mêmes chemins
Où j'attendis longtemps celui que tu m'apportes,

Sois bienvenue au nom des espérances mortes,
Puisque au cher rendez-vous tant annoncé par lui
Sa cendre au moins fidèle est exacte aujourd'hui.
Ah! ce n'est pas ainsi que tu devais paraître :
J'espérais te revoir surgir comme le Maître,
Formidable, escorté de la Foudre, vengeur;
Et tu fus l'Exilé, l'Hôte, le Voyageur
Pour qui la tombe même est devenue errante!
Où sont-ils, tous mes beaux rêves d'adolescente,
Quand je te conduisais avec moi, tout petit,
Te menant par la main ou sur mon sein blotti?
Par la ville et les champs, nous allions côte à côte;
A peine si ma taille était un peu plus haute,
Et véritablement nulle mère jamais
N'aurait pu te chérir autant que je t'aimais.
Et c'est moi cependant l'auteur de ta misère.
J'aurais dû te laisser mourir avec ton père;
Ensemble chez Hadès vous seriez descendus.
Il t'aurait emporté dans ses bras éperdus,
Et son ombre géante avec ta petite ombre
Sur le rivage noir eût cheminé moins sombre.
Pour que tu n'aies pas peur et que tu n'aies pas froid,
Enroulant un manteau de ténèbres sur toi,
Il t'eût laissé dormir pendant tout le voyage.
Mais au lieu de te prendre ainsi dans ton jeune âge,
La mort t'enlève adulte, en pays étranger,
Et mes regards aux tiens n'ont pas pu s'échanger.
Ton âme, en s'en allant, n'a rien pris à la mienne,
Et je n'ai rien gardé de toi qui me soutienne.
Mon cœur n'a pas reçu tes suprêmes adieux.
D'autres doigts que les miens ont refermé tes yeux.

Mes tendresses pour toi, stérilement fleuries,
N'accompagneront pas tes vaines songeries.
En ta mémoire lourde et noyée où fuiront
Les vagues souvenirs dispersés de ton front
Ne flottera de moi qu'une image incertaine.
Mais voici que, rompant leur inutile chaîne,
Mon corps déjà chancelle et mon âme s'enfuit.
Et j'aperçois grandir, dans le fond de la nuit,
De la barque des Morts l'ombre surnaturelle.
Sois patient. J'accours, chère âme fraternelle.
Bientôt nous partirons, l'un sur l'autre appuyés
Vers l'Ile ténébreuse et les noirs peupliers.
Dans la chute du soir éternel où tu plonges,
Devisant tous les deux, nous referons en songes
Nos jours interrompus par l'injuste Destin.

LE CHŒUR

Electre, il ne faut pas te livrer au chagrin,
L'existence pour tous est illusoire et brève
Et ton frère en mourant n'a changé que de rêve.

ORESTE

Dieux! contenez mon cœur qui m'échappe et se rompt.

ÉLECTRE

Quel nuage subit vient d'obscurcir ton front?

ORESTE

Eh quoi! serais-tu donc la glorieuse Électre?

ÉLECTRE

On me nomme toujours ainsi, moi, pâle spectre,
Moins semblable aux vivants qu'aux hôtes du tombeau.

ORESTE

Voilà ce qu'ils ont fait d'un corps jadis si beau!

ÉLECTRE

Est-ce mon triste sort qui fait couler tes larmes?

ORESTE

Je songe à ce visage autrefois plein de charmes!

ÉLECTRE

Alors, c'est bien à moi que s'adressent tes pleurs?

ORESTE

Ils ont abattu l'arbre et dispersé les fleurs

ÉLECTRE

Pourquoi me regarder avec tant de tristesse?

ORESTE

Des coups de mon malheur j'ignorais la rudesse.

ÉLECTRE

Comment ce que j'ai dit te l'a-t-il révélé?

ORESTE

Je t'ai vue et tes maux ne m'ont que trop parlé.

ÉLECTRE

Cette part que tu vois en est pourtant la moindre.

ORESTE

A tant de maux encor quel mal pourrait-on joindre?

ÉLECTRE

On me contraint à vivre avec des assassins.

ORESTE

Comment cela? Qui peut avoir de tels desseins?

ÉLECTRE

Je suis esclave des meurtriers de mon père.

ORESTE

A cette extrémité qui te réduit?

ÉLECTRE

Ma mère,

Si toutefois on peut l'appeler de ce nom.

ORESTE

Pour te soumettre ainsi, dis, quels moyens prend-on?
Les menaces, la faim?

ÉLECTRE

La faim, la violence,
Toutes les cruautés!

ORESTE

Nul ne prend ta défense,
Dis-moi?

ÉLECTRE

Non! Je suis seule et seule pour jamais,
Voici mort le dernier défenseur que j'avais.

ORESTE

Pauvre Électre! J'ai grand'pitié de ta misère!

ÉLECTRE

C'est la première fois que mon oreille entend
Ce beau mot de pitié, si doux au cœur pourtant!

ORESTE

C'est que mon infortune est faite de la tienne.

ÉLECTRE

Est-il donc entre nous un lien par où tienne
A mon âme ton âme? Es-tu donc mon parent?

ORESTE

Puis-je parler devant ces femmes, librement?

ÉLECTRE

Me préserve le Ciel à leur égard d'un doute!

ORESTE

Eh bien! dépose donc cette urne, puis écoute.

ÉLECTRE

O toi qui tout à l'heure as parlé de pitié,
Ne sois pas sourd aux vœux de la triste amitié.

ORESTE

Fais ce que je te dis. Tu comprendras ensuite.

ÉLECTRE

Considère l'état où le Ciel m'a réduite.
J'ai bien gagné, par ma tristesse et mon amour,
Ce petit héritage unique et si peu lourd
Auquel nul ici-bas ne prétend et ne songe!

ORESTE

Non! Voilà trop longtemps que dure ce mensonge!

ÉLECTRE

Cher Oreste, de toi je n'aurai rien gardé!

ORESTE

Crois-moi, ton désespoir n'est nullement fondé.

ÉLECTRE

Tu trouves que j'ai tort de pleurer sur mon frère?

ORESTE

Oui.

ÉLECTRE

M'estimes-tu donc trop indigne?

ORESTE

Au contraire,
Mais l'urne que tu tiens n'est qu'un vain monument.

ÉLECTRE

Ces cendres ne sont pas d'Oreste?

ORESTE

Nullement.

ÉLECTRE

Où donc est le tombeau de mon malheureux frère?

ORESTE

Il n'est point de tombeau pour qui voit la lumière.

ÉLECTRE

Que dis-tu, cher enfant?

ORESTE

Mais rien qui ne soit vrai.

ÉLECTRE

Ai-je bien entendu? Dieux puissants, il vivrait!

ORESTE

Oui, puisque me voilà.

ÉLECTRE

C'est donc toi?

ORESTE

Vois la marque
Imprimée à mon bras par le fer de la Parque.

ÉLECTRE

Jour de bonheur!

ORESTE

Instants célestes!

ÉLECTRE

Douce voix,
Je t'entends donc enfin!

ORESTE

Ma sœur, je te revois!

ÉLECTRE

Je te presse en mes bras...

ORESTE

Nos peines, où sont-elles?

ÉLECTRE

Femmes de ce pays, mes compagnes fidèles,
Voyez donc cet Oreste au tombeau descendu,
Que la Mort avait pris et qui nous est rendu.

LE CHŒUR

J'ai tout vu, chère Électre, et j'en pleure de joie!

ÉLECTRE

Te voilà revenu, fils du vainqueur de Troie,
Dans ta famille, près de tes anciens amis!

ORESTE

Oui, c'est plus de bonheur qu'il ne m'en fut promis;
Pourtant il faut savoir le porter en silence.

ÉLECTRE

Qu'appréhendes-tu donc?

ORESTE

Observons la prudence.
On pourrait nous entendre au fond de ce palais.

ÉLECTRE

Par la chaste Artémis, je ne craindrai jamais,
Non, tant que je vivrai, ce vil troupeau de femmes.

ORESTE

Elles cachent parfois de bien terribles âmes,
Tes pareilles. Tu dois t'en souvenir, pourtant.

ÉLECTRE

Pourquoi me rappeler ces choses, maintenant?

ORESTE

C'est qu'il peut être bon que l'on se ressouvienne;
J'aurai besoin de ta mémoire et de la mienne,
Tout à l'heure, pendant qu'il me faudra frapper.

ÉLECTRE

Ne crains pas que mon cœur laisse rien échapper.
Ma mémoire est tenace et pleine de leur crime;
La meute que j'y garde au moindre appel s'anime.
Permets qu'elle sommeille au doux bruit de ta voix;
Ma bouche est libre, hélas! pour la première fois.

ORESTE

Conserve-la donc libre.

ÉLECTRE

Eh bien! que dois-je faire
Pour cela?

ORESTE

Ne parler qu'à propos ou te taire.

ÉLECTRE

Tu veux donc qu'après tant et de si tristes jours
Consumés à porter des souvenirs trop lourds,
Après une si longue et si mortelle absence,
A l'heure où je te vois contre toute espérance,
Silencieusement, se referme mon cœur
Encor tout ébloui de son premier bonheur!

ORESTE

Je suis venu sitôt qu'un dieu m'en donna l'ordre.

ÉLECTRE

Je cherche où le malheur pourrait encor nous mordre.
Ainsi, cher messager, ton voyage est divin?

ORESTE

Il dépendra de toi qu'il ne reste pas vain.
Ne me parle donc plus du passé qui t'attriste,
Des crimes de ta mère et de l'orgueil d'Égisthe;
L'occasion fuirait au cours de tels propos.
Mais, de tes souvenirs rentrant les noirs troupeaux,
Pour la mâle Action abandonne le rêve.
Il faut qu'avant ce soir notre ouvrage s'achève.
Nos yeux, dans ce palais dont tu sais les détours,
Auront plus d'une fois besoin de ton secours.
En attendant que l'heure inexorable arrive,
Sois prudente, ma sœur, et sois très attentive

A déguiser la joie éparse sur ton front.
Tâche de faire croire à ceux qui te verront
Que le sombre malheur enveloppe ton âme.

ÉLECTRE

A défaut de chagrin, la haine, qui m'enflamme,
Dans mes yeux agrandis jetant son morne éclat,
A l'heure du péril exacte sera là.
Du reste, de ces yeux tristes, que peux-tu craindre?
Va, je n'ai pas besoin avec eux de rien feindre;
Ils pleurent pour la joie ainsi qu'ils ont pleuré
Pour la douleur. Comment, ô cher inespéré,
Voudrais-tu que mon cœur, après tant de secousses,
Si cruelles d'abord et puis bientôt si douces,
Soit calme? On me dirait que mon père est vivant,
Qu'il va venir, qu'il vient, que ses pas dans le vent
Résonnent, j'y croirais. Non! plus rien ne m'étonne,
Et je cède au bonheur divin qui m'environne!

ORESTE

Silence! car j'entends marcher dans le palais.

ÉLECTRE

As-tu dit, étranger, tout ce que tu voulais?

SCÈNE IV

LES MÊMES. — LE GOUVERNEUR

LE GOUVERNEUR

Vous êtes insensés d'agir comme vous faites.
Ne voyez-vous donc pas le péril où vous êtes?
Par bonheur, je veillais; sans quoi, soyez-en sûrs,
Vos projets, avant vous, eussent franchi ces murs;

Allons! Assez de pleurs et de cris et d'extases!
Laissez les sentiments avec les longues phrases.
Nous en sommes au point où les moindres délais
Peuvent tout perdre. Vite. Entrez dans le palais.
C'est le moment!

ORESTE

En quel état y sont les choses?

LE GOUVERNEUR

Tout va bien, et cela pour de nombreuses causes,
Dont la première est qu'on ne nous reconnaît pas.

ORESTE

Tu leur as raconté?...

LE GOUVERNEUR

Longuement ton trépas.

ORESTE

A-t-elle, en t'écoutant, fait voir quelque tristesse?

LE GOUVERNEUR

Nous en reparlerons à loisir. Le temps presse;
L'important, c'est que tout semble aller à souhaits :
Même le mal qu'ils font servira nos projets.

ÉLECTRE

Frère, quel est cet homme?

ORESTE

Eh quoi! ce fier visage
Ne te rappelle rien?

ÉLECTRE

Non, pas la moindre image!

ORESTE

C'est ainsi que ton cœur, oubliant les amis,
Ne reconnaît pas l'homme à qui tu m'as remis?

ÉLECTRE

Qui veux-tu dire?

ORESTE

Mais, la nuit du régicide,
Celui qui m'emporta, par tes soins, en Phocide.

ÉLECTRE

Quoi! le seul qui me fut fidèle en ce temps-là?

ORESTE

Est debout devant toi.

ÉLECTRE

Cher mortel! te voilà!
Sauveur de ma maison, comment te saluerai-je?
Oh! laisse-moi baiser tes mains, toucher la neige
Sainte de tes cheveux. Pourquoi, Maître, pourquoi,
Ainsi que tu l'as fait, t'être caché de moi?
Tantôt, lorsque tu nous contais la mort d'Oreste,
Pourquoi ne m'avoir pas, d'un mot, d'un simple geste,
Rassurée, avertie, au lieu de me laisser
Dans la désespérance et le deuil m'enfoncer?
Ah! tu fus bien cruel, ce matin, ô mon Maître!
Et je t'ai grandement maudit, sans te connaître,
O toi, le plus chéri des hommes désormais
Et par qui je revois au seuil de ce palais
L'image glorieuse et grave de mon père.

LE GOUVERNEUR

C'est assez. Pour de tels entretiens, je l'espère,
Nous aurons bien des nuits de calme et bien des jours;
Tandis que, pour agir, les instants se font courts.
La reine Clytemnestre est toute seule encore.
Les gardes sont partis dans un but que j'ignore.
Profitons du loisir que nous laissent les dieux!

ORESTE

Entrons donc, cher Pylade, et d'un salut pieux
Honorons dès le seuil les très saintes Puissances
Du foyer.

ÉLECTRE

Apollon, sois le dieu des vengeances;
Souviens-toi des héros pour qui tu descendis
De ton char de lumière aux champs troyens jadis,
Guerrier casqué de foudre et revêtu d'orage.

SCÈNE V

ÉLECTRE. — LE CHŒUR.

ÉLECTRE

Ils sont entrés, ils vont accomplir leur ouvrage.
Attendons en silence.

LE CHŒUR

O lugubre moment!
Dis, que font-ils?

ÉLECTRE

Tandis qu'elle va préparant
Le festin funéraire, ils se tiennent près d'elle.

LE CHŒUR

Oui, mais toi, quel motif hors du palais t'appelle?

ÉLECTRE

Je suis là pour guetter Égisthe à son retour.

CLYTEMNESTRE, *du fond du palais.*

Tout le palais est plein d'assassins. On me court
Dessus, poignards levés. Vite, je vous en prie,
A mon aide!

ÉLECTRE

Entendez là dedans comme on crie!

LE CHŒUR

Oui, j'entends, je comprends que se passent ici
Des choses dont l'horreur excède tout récit!

CLYTEMNESTRE

Égisthe, où donc es-tu? Je péris.

ÉLECTRE

Quel tapage
Elle fait!

CLYTEMNESTRE

O pitié, mon cher enfant!

ÉLECTRE

Carnage!
Tu n'as pas eu pitié, toi!

LE CHŒUR

Peuple malheureux,
Déplorable maison!

CLYTEMNESTRE

Il m'a frappée, ô dieux!

ÉLECTRE

Bon! redouble tes coups,

CLYTEMMESTRE

Il faut donc que je meure!

ÉLECTRE

A l'abattoir, Égisthe! on t'attend, c'est ton heure.

LE CHŒUR

Les morts montent de toutes parts
Et renaissent de leur poussière;
Dans le palais, ils sont épars,
Ils courent, ivres de lumière.

Entendez-vous, entendez-vous
Les grands pas lourds du fils d'Atrée?
D'Agamemnon c'est la rentrée!
Arès les presse et les rend fous.
Qui donc disait que l'Achéron
Ne rendait plus jamais sa proie?
Les voici pourtant, ceux de Troie,
Ceux d'Alcide et ceux de Jason.
Sur quelle escadre fabuleuse,
A travers la pluie et les vents,
Jusqu'à la terre des vivants
Ont-ils fui l'Ile ténébreuse?

Déjà l'on n'entend plus leurs voix;
Leurs besognes sont terminées.
Ils égouttent aux cheminées
Le sang qui coule de leurs doigts.

(Oreste paraît.)

ÉLECTRE

Eh bien! est-ce fini?

ORESTE

Tout va bien là dedans,
Si nous ne fûmes pas toutefois imprudents
D'écouter Apollon... La malheureuse est morte.
Tu n'en recevras plus d'affront d'aucune sorte.

LE CHŒUR

Silence! J'aperçois Égisthe qui revient.

ÉLECTRE

O mes amis, rentrez. Qu'il ne soupçonne rien!

ORESTE

Quel visage fait-il?

LE CHŒUR

Il paraît plein de joie.

ORESTE

Approche, Némésis ; voici venir ta proie !

LE CHŒUR

Cachez-vous promptement, vous autres. Tenez-vous
Là, sous le vestibule. Il vient s'offrir aux coups.
Que dans le piège il tombe enfin tête baissée.
Ne compromettons pas la tâche commencée.

ORESTE

Soyez tranquilles. Tout ira bien

ÉLECTRE

Hâte-toi !

ORESTE

Je me retire.

ÉLECTRE

Et moi, je veille !

LE CHŒUR

Écoute-moi,
Tu devrais l'accueillir avec d'humbles manières,
Prendre des airs craintifs et baisser les paupières,
Pour le persuader de ton deuil mieux encor
Et l'amener d'un pas léger jusqu'à la mort.

ÉGISTHE

Qui de vous peut me dire où se trouvent ces hommes
De Phocide, qui sont arrivés ce matin,
Pour m'annoncer qu'Oreste aurait clos son destin ?
Électre, c'est à toi surtout que je m'adresse.
Tu dois être au courant ; cette mort t'intéresse,
Toi qui nous menaçais toujours de son retour.

ÉLECTRE

Oui, je suis au courant. Tu dis vrai. Mon amour
Veut que je m'intéresse à ces graves nouvelles.

ÉGISTHE

Eh bien! exactement, en quoi consistent-elles?
Dis-moi vite où je puis trouver le messager.

ÉLECTRE

Dans le palais, en train de boire et de manger.
Ils ont reçu l'accueil qu'ils y pouvaient attendre.

ÉGISTHE

C'est très bien, tout cela; mais ont-ils fait entendre
Qu'il était vraiment mort?

ÉLECTRE

Hélas! ils l'ont prouvé.

ÉGISTHE

Et tu n'espères plus que ce soit controuvé?

ÉLECTRE

Son cadavre est ici, voilà ma certitude.

ÉGISTHE

Tu me rends bien heureux, contre ton habitude.

ÉLECTRE

Va goûter ce plaisir, s'il te paraît si doux;
Va, ne retarde plus ta joie et laisse-nous!

ÉGISTHE

Qu'on fasse le silence et qu'on ouvre les portes,
Pour que voie à la fin ses espérances mortes
Ce peuple au cœur rebelle et toujours agité.
Que tout Mycène avec Argos soit invité
A défiler devant le cadavre d'Oreste;
Que chacun désormais sache qu'il ne lui reste
Qu'à se ployer au joug inévitable, sans

Murmure, qu'il faudrait payer avec du sang,
Car nous saurons briser les plus mauvaises têtes.

ÉLECTRE

Égisthe, quant à moi, mes réflexions faites,
Je cède à mon Destin.

(Oreste sort. Le cadavre de Clytemnestre est amené sur la scène, recouvert du manteau d'Oreste.)

ÉGISTHE

Je vais donc le voir mort!
J'ai peine à contenir en moi l'heureux transport
Où me jette une aussi stupéfiante pensée.
Mais la Divinité peut en être offensée;
Oreste est malgré tout mon parent. Ses malheurs
Méritent que sur lui je verse quelques pleurs.
C'est mon devoir. Otez ce voile qui le cache.

ORESTE

Cet office, en raison du nœud qui vous rattache,
Te regarde. C'est toi son plus proche parent;
Fais-en la fonction.

ÉGISTHE

Il est vrai, mais avant,
Si Clytemnestre est dans le palais, qu'on l'appelle.

ORESTE, *rejetant le voile.*

Va! ne la cherche pas ailleurs qu'ici... c'est elle.

ÉGISTHE

Que vois-je?

ORESTE

Te voilà sombre et tout soucieux!

ÉGISTHE

Dans quel piège m'avez-vous fait tomber, grands dieux?

ORESTE

Tu ne t'attendais pas à pareille surprise;
De retrouver les morts si vivants te dégrise!

ÉGISTHE

Je comprends. C'est Oreste à qui je parlais?

ORESTE

Oui,
Docte devin, c'est moi. Tu t'es trop réjoui
A l'avance. Il convient de pleurer à cette heure!

ÉGISTHE

Je suis perdu. Pourtant, avant que je ne meure,
Ecoute, je n'ai plus qu'un mot à dire.

ÉLECTRE

Non!
Fais-le taire au plus tôt, cher Oreste. A quoi bon,
Pour mourir, tant de bruit, tant de cérémonie?
Vouloir toujours parler, l'odieuse manie!
Rachète au moins ta honte et ton indignité
D'un quart d'heure de force et de virilité.
Misérable! Et toi, frère, achève-le bien vite,
Pour son honneur, pour Zeus que sa présence irrite,
Et donne à son cadavre, en guise de tombeau,
Le ventre du vautour et celui du corbeau.
Et cela me payera de ma longue misère!

ÉGISTHE

Un seul mot!

ORESTE

Il s'agit maintenant de te taire
Et de mourir. Allons, rentre!

ÉGISTHE

Pourquoi rentrer,

Si ton intention est de me massacrer?
Pourquoi pas en plein jour, au milieu de la place?
Rougirais-tu de ton action?

ORESTE

Quelle audace!
Le scélérat voudrait nous commander encor!
Il parle comme un maître obéi, toujours fort.
Silence, meurtrier, parricide, adultère :
Tu mourras à la place où tu frappas mon père.

VARIANTE

Il parle comme un maître obéi, toujours fort.
Tu mourras à la place où tu frappas mon père.
C'est à lui que je vais t'immoler; que j'espère,
Doux breuvage à la fois chaud et rafraîchissant,
Tout à l'heure donner à boire tout ton sang.

ÉGISTHE

Votre mauvais destin n'est pas clos, Pélopides!

ORESTE

Allons, oui, c'est assez de discours insipides.
Marche, bavard!

ÉGISTHE

As-tu peur que j'échappe?

ORESTE

Non!
Mais nous allons avoir encor beaucoup à faire.
Ton supplice n'est pas un ouvrage ordinaire.
Il nous faut inventer quelque chose de neuf;
Quelque horrible abattoir où tombe comme un bœuf,
A travers l'épouvante et le pâle mystère,
Ton front de parricide et ton corps d'adultère,
Pour qu'à ton souvenir sans cesse propagé,
Le crime au fond des cœurs rentre découragé,
Et qu'on ne trouve plus personne qui t'imite!

1916/1

BINDING SLIP OCT 9 1970

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY